

Groulx et l'histoire Interrogation sur le passé en vue d'une direction d'avenir

Pierre Tousignant

Volume 32, Number 3, décembre 1978

Lionel Groulx, 100^e anniversaire de sa naissance, 1878-1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303714ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303714ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tousignant, P. (1978). Groulx et l'histoire : interrogation sur le passé en vue d'une direction d'avenir. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32(3), 347–356. <https://doi.org/10.7202/303714ar>

GROULX ET L'HISTOIRE INTERROGATION SUR LE PASSÉ EN VUE D'UNE DIRECTION D'AVENIR¹

PIERRE TOUSIGNANT
Département d'histoire
Université de Montréal

Le titre de cette communication résume en son essence même la conception que Groulx se faisait de l'histoire — sujet qui lui tenait tellement à cœur qu'il en a traité en maintes occasions tout au cours de sa longue carrière de « prêtre-éducateur ». Il n'est pas facile d'apporter quelque nouveauté sur un homme et une œuvre dont on a tant parlé et qui ont fait beaucoup couler d'encre. Sous quelque angle qu'on veuille les aborder, il y a toujours risque de redites. Aussi est-ce dans l'espoir d'y échapper au moins partiellement que j'ai choisi de vous exposer sa conception de l'histoire par le biais de sa filiation spirituelle avec notre premier historien national, François-Xavier Garneau.

En guise d'introduction, relisons l'hommage qu'au lendemain de sa mort, l'historien Michel Brunet rendait à Groulx :

Carrière unique et étonnante que celle de Lionel Groulx ! Elle se compare à celle d'un George Bancroft dont l'œuvre historique [au XIXe siècle] a forgé l'unité de la nation américaine... Lionel Groulx, héritier spirituel et continuateur de François-Xavier Garneau... a complété la mission que les circonstances avaient confiée à celui qui fut le premier historien national du Canada français.²

Et Michel Brunet n'hésitait pas à qualifier Groulx de « dernier historien national du Canada français ». Un siècle sépare la première édition de l'*Histoire du Canada* de Garneau (4 tomes, Québec, 1845-1852) de la publication de la synthèse d'*Histoire du*

¹ Texte remanié d'une communication présentée dans le cadre du douzième Congrès annuel de la Fédération des Sociétés d'histoire du Québec, tenu à Ville de Laval, les 21, 22 et 23 avril 1978.

² CHR, XLVIII, 3 (septembre 1967) : 299.

Canada français de Groulx (4 volumes, Montréal, l'Action nationale, 1950-1952) et c'est ce genre de fresques historiques qui a valu à ces deux auteurs l'appellation d'« historien national ». Entre ces deux grands de notre historiographie, d'autres ont-ils pu atteindre à cette dignité ? Laissons à Groulx lui-même le soin de trancher la question.

Dans le premier tome de ses *Mémoires*, qu'il a commencé à rédiger presque au seuil du quatrième âge, Groulx, évoquant les débuts de son enseignement à l'Université de Montréal — où il inaugura et occupa la première chaire d'histoire du Canada de 1915 à 1949 —, décrit l'émotion que lui causa sa première année d'universitaire : « Pendant toute cette année, j'ai éprouvé le sentiment qui fut celui de Garneau... de découvrir à mes compatriotes leur histoire. » (*Mémoires*, I : 270). « *Découvrir à mes compatriotes leur histoire* », voilà une formule à retenir. Et pour justifier le bien-fondé de cette exaltation qui, on le sait, le portera à diffuser son enseignement avec le zèle d'un missionnaire, Groulx nous confie ailleurs dans ce même tome de ses *Mémoires* (p. 215) :

Dans l'état où se trouvait [alors] l'historiographie canadienne, abandonnée depuis un demi-siècle à des historiens amateurs ou improvisés, sur quelles œuvres aurait pu s'appuyer le modeste vulgarisateur que j'étais ? D'ailleurs aucune synthèse n'avait vu le jour depuis Garneau, si ce n'est celle de Bibaud qui n'en est pas une. Au reste, Garneau n'avait point dépassé 1840.

Ainsi, nous avoue-t-il, de Garneau à lui, « modeste vulgarisateur », il n'existait aucun historien digne du qualificatif de « national » ; les autres historiens n'étant qu'« amateurs ou improvisés ». Grâce à sa chaire d'histoire du Canada, Groulx allait tenter de se hisser à ce rang. Cette ambition, où ne se cache aucune fausse modestie, il s'employa tant et si bien à la réaliser que, ne reconnaissant à Garneau aucun autre héritier spirituel que lui-même, il se crut investi d'une mission qu'en son for intérieur il jugea sans doute providentielle. Les confidences qu'il livrait à Jean-Pierre Gaboury, quelques mois seulement avant sa mort, sont fort révélatrices à ce sujet :

J'ai apporté à notre nationalisme l'argument de l'histoire, la révélation que nous avons un passé, une culture... J'ai eu l'impression de Garneau, que l'on se retrouvait parce qu'on

avait un passé... Donc, j'ai conçu mon métier comme une mission issue du peuple, une mission cherchant à apaiser le désir du peuple à connaître son histoire.³

Aveu plus significatif encore, lorsqu'on l'interprète à la lumière du propre désir de Groulx de jouer le rôle d'historien national et d'accomplir la mission qu'on attendait de lui et de lui *seul*, croyait-il, comme en témoigne l'hommage posthume qu'il rendit à la mémoire de « Monsieur Thomas Chapais » dans la première livraison de la revue *Liaison* (janvier 1947) :

Esprit traditionaliste... sa pensée reste courte, trop courte pour être fort originale. On cherche en vain quelles idées neuves, maîtresses, il a jetées dans la circulation... Le malheur de M. Thomas Chapais, historien, fut de n'être pas venu d'abord à l'histoire. Il aurait pu reprendre et continuer Garneau. Et nous n'aurions pas à déplorer, chez nous, *ce trou de cinquante ans* dans l'enseignement supérieur de l'histoire canadienne.

Et, sans oser le dire trop haut pour ne pas paraître trop présomptueux, Groulx n'en pensait pas moins que si ce « trou de cinquante ans » n'avait pas été plus large, c'était grâce à sa présence dans sa chaire d'histoire du Canada.

Il n'y a pas lieu, je crois, d'insister davantage pour démontrer que Groulx se voyait bien comme le seul digne successeur de Garneau. Examinons plutôt les liens de filiation spirituelle qui sous-tendent une telle croyance et conviction. À cette fin, suivons le fil conducteur que nous offre Groulx dans l'extrait déjà cité à propos de Chapais. Quelles étaient donc ces « idées neuves, maîtresses » qui, selon Groulx, constituaient une condition *sine qua non* pour mériter le titre d'historien national et que l'on retrouve chez Garneau ? L'introduction et la conclusion de l'*Histoire du Canada* de ce dernier nous renseignent sur le sens et la portée de cette entreprise historique. Elle fut conçue, déclare l'historien dans son « Discours préliminaire » (1845), afin de rassurer ceux de ses compatriotes que l'avenir inquiétait au lendemain de l'Union des deux Canadas :

Quoi qu'on fasse, la destruction d'un peuple n'est pas chose aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer ; et la perspective qui se

³ Gaboury, Jean-Pierre, *Le Nationalisme de Lionel Groulx* (Éditions de l'Université d'Ottawa, 1970), 93.

présente aux Canadiens [français] est, peut-être, plus menaçante que réellement dangereuse. Néanmoins, il est des hommes que l'avenir inquiète, et qui ont besoin d'être rassurés ; c'est pour eux que nous allons entrer dans les détails qui vont suivre...

Et, en conclusion, Garneau lançait aux Canadiens français cet appel à la fidélité à eux-mêmes et à leurs traditions, comme gage de survivance nationale à travers les vicissitudes de leur histoire :

Quoique peu riches et peu favorisés de leurs métropoles, les Canadiens ont montré qu'ils conservent quelque chose de l'illustre nation dont ils tirent leur origine. Depuis la conquête, sans se laisser distraire par les déclamations des philosophes ou des rhéteurs sur les droits de l'homme et les autres thèses qui amusent le peuple des grandes villes, ils ont fondé leur politique sur leur propre conservation, la seule base d'une politique recevable pour un peuple. /... Ils se sont resserrés en eux-mêmes, ils ont rallié tous leurs enfants autour d'eux, et ont toujours craint de perdre un usage, une pensée, un préjugé de leurs pères... Le résultat c'est que jusqu'à ce jour, ils ont conservé leur religion, leur langue et un pied à terre à l'Angleterre dans l'Amérique du Nord. /...

Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories. Ils peuvent dans leurs orbites assez spacieuses se donner des libertés. Pour nous, une partie de notre force vient de nos traditions ; ne nous en éloignons, ne les changeons que graduellement. (3ième édition, tome III, Québec, 1859, pp. 359-360)

De ce message de Garneau longuement mûri, Groulx devait tirer ses « idées neuves, maîtresses » pour guider et éclairer, à son tour, ses contemporains sur les chemins de l'avenir. Si l'entreprise de Garneau avait été consacrée à la survivance de la nationalité canadienne-française, celle de Groulx fut destinée à la sauvegarde et à la préservation de l'être national des Québécois dans ses composantes fondamentales à ses yeux : l'âme catholique et l'esprit français. Ce fut assurément là le principal et plus grand rôle qu'il

assigna à son enseignement et à sa prédication de l'histoire nationale. Des nombreux écrits et discours qu'il a laissés sur sa conception de l'histoire, nul ne résume mieux sa pensée à ce sujet que sa conférence intitulée « L'Histoire, gardienne des traditions vivantes », qu'il prononça lors du deuxième Congrès de la langue française tenu à Québec en juin 1937. En voici quelques extraits des plus révélateurs :

L'Histoire, oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe, c'est ce qu'il y a de plus vivant ; le passé, c'est ce qu'il y a de plus présent. / ... Non, un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source, la sève d'un arbre, de son terroir. / ... L'Histoire garde à un peuple cette chose essentielle : sa tradition vivante... Tradition veut dire livraison, transmission... Qui dit tradition, dit continuité, avance constante, enrichissement perpétuel ; et, par cela même, l'on ne saurait concevoir de tradition, que la tradition vivante. Au sens le plus général du mot, qu'est-ce autre chose que les caractères, les lignes maîtresses d'une histoire ? On l'a dit justement : ce sont les « constantes » d'un peuple, ses lignes de force.

Qui ne voit que définir le rôle de la tradition, c'est définir, du même coup, le rôle de l'Histoire ? / ... À quoi sert l'Histoire ? Préserver un peuple des faux aiguillages, l'empêcher de construire sa vie de travers, de se forger des mœurs de travers, un enseignement public, une éducation de travers ; le sauver des solutions économiques, sociales ou politiques improvisées... autant de services que l'on peut demander à l'Histoire de son pays.⁴

Ces propos constituent une véritable profession de foi dont il n'a jamais dévié de toute sa vie de « prêtre-éducateur ». Il n'est que de remonter au temps de ses premières publications historiques — *La Naissance d'une Race* (1919) — *Lendemain de Conquête* (1920) — *Vers l'émancipation* (1921) — issues directement de son enseignement universitaire, pour constater qu'à près de vingt ans d'intervalle, sa conception était demeurée parfaitement identique. Que l'on en juge par le court passage suivant, datant de 1918, reproduit dans le premier tome de ses *Mémoires* (pp. 303-304) :

⁴ *Directives* (Montréal, Éditions du Zodiaque, 1937), 206-210.

L'histoire nationale n'est point une matière de caractère spéculatif... C'est une science pratique qui prétend à la conduite de la vie... elle est le catéchisme des croyances et de la morale patriotiques... L'histoire ne conserve point le passé à l'état de matière inerte, stérilisée. Elle conserve et transmet de la vie ; elle peut être un multiplicateur de forces. Par elle, les vertus et les forces des vivants s'augmentent à chaque génération des forces et des vertus des morts... Doctrine et maîtresse vivantes, passé et tradition recueillis et condensés. Tout le butin glorieux qu'elle a glané le long des routes du passé, elle l'offre à nos intelligences et elle nous fait entrer en possession de notre patrimoine spirituel. À la transmission du sang va maintenant s'ajouter la transmission de l'esprit.

Comparativement aux extraits cités plus haut, on retrouve dans ce texte, non seulement le même contenu conceptuel, mais également les mêmes images et métaphores empruntées — à travers ses *Rapailages* (1916) — à ses nostalgiques évocations du terroir et de son ancestralité paysanne, véritable transposition dans le champ de l'histoire du culte mythique qu'il vouait à la terre. Or, suite à ce texte, le Groulx des *Mémoires*, homme d'un âge assez avancé, jugea nécessaire d'ajouter un commentaire susceptible d'entretenir une certaine illusion sur l'évolution de sa pensée d'historien, comme tout naturellement il pouvait le croire :

Aujourd'hui, commente-t-il [en 1954 alors âgé de soixante-seize ans], j'atténuerais le rôle par trop souverain de la discipline historique ; je lui assignerais surtout un rôle plus désintéressé, plus dégagé. Entre autres choses je ne dirais pas qu'elle a pour fin d'orienter ou de diriger la vie des peuples ; tout au plus affirmerais-je qu'une fois écrite, l'histoire, même la plus objective et la moins engagée, ne saurait ignorer le dynamisme qu'elle porte en soi, les impulsions où peuvent entraîner son magistère et la leçon de ses expériences.

Puis coupant subitement court à l'exposé de cette « nouvelle » conception de l'histoire, franchement « trop courte pour être fort originale », comme il en faisait lui-même reproche à Thomas Chapais, Groulx apporte cette justification : « J'ai voulu... indiquer l'évolution que subit, avec le temps, ma pensée d'historien, si évolution il y eut. » (*Mémoires*, I : 304). Cette dernière hypothèse que soulève Groulx m'apparaît beaucoup plus significative que le

commentaire lui-même. Qu'il ait pu entretenir un doute sur « l'évolution de sa pensée d'historien » témoigne en faveur de la lucidité de l'homme. Comment, en effet, supposer sérieusement qu'après s'être engagé aussi entièrement, corps et âme, comme il l'a fait, et avoir autant combattu pour la sauvegarde et la préservation de l'identité nationale de son cher « petit peuple » canadien-français et catholique, il eût pu, en quelques traits de plume dictés de froide raison, concevoir une histoire « plus désintéressée, plus dégagée » selon ses propres termes ? Peut-on, d'autre part, imaginer notre « dernier historien national », au soir de sa vie, en train de renier le rôle qu'il avait toujours assigné à l'histoire : « d'orienter et de diriger la vie des peuples » ? Il allait d'ailleurs oublier complètement ses altières et éphémères considérations sous la poussée d'un cri du cœur faisant écho aux pulsions intérieures de ses plus profondes convictions. Évoquant l'initiative qu'il avait prise de tenir, à l'automne 1925, une première « Semaine d'histoire du Canada », dont l'organisation fut confiée à la Société historique de Montréal, il la justifiait ainsi : « Pour le relèvement de la conscience nationale, nous assignons alors à l'Histoire un rôle considérable. » Entraîné par l'émotion de ce retour au passé, force lui était d'avouer que sa conception de l'histoire demeurait foncièrement inchangée : « Pourtant, note-t-il dans ses *Mémoires* (II : 328) [comme s'il éprouvait le besoin de faire oublier son commentaire antérieur], l'histoire demeure qui peut tout réparer. Par elle, s'établit entre les hommes, le lien collectif qui leur apprend leur fraternité ethnique. Elle encore, qui, en faisant voir les lignes, l'architecture de la maison des ancêtres, guide l'effort collectif. »

Voilà bien, en effet, l'inspiration fondamentale qui a guidé et orienté la carrière d'historien national à laquelle Groulx se consacra durant plus d'un demi-siècle avec la remarquable flamme qui l'anima jusqu'à son dernier souffle. Et ce n'est pas par hasard si, pour mieux évoquer ce qu'il entendait par le mot « conception », il le traduisait par l'expression « inspiration générale pour l'esprit »⁵. Ainsi peut-on considérer l'œuvre historique de Groulx comme « inspirée » dans la mesure où l'homme lui-même se crut investi

⁵ « Ma conception de l'histoire », causerie prononcée à la Société Radio-Canada, le 22 décembre 1959, dans le cadre de l'émission télévisée « Conférence » et dont le texte fut publié dans *L'Action nationale* (avril 1960) : 603-617.

d'une mission à accomplir. On peut alors comprendre qu'il se soit fait un point d'honneur d'être « toujours resté fidèle » à sa conception de l'histoire. Aussi, est-ce sans doute avec un grand contentement que, fort des appuis qu'il avait trouvés dans ses lectures de trois « remarquables théoriciens » contemporains — Marc Bloch, Lucien Febvre et Henri-Irénée Marrou —, il put fièrement déclarer aux téléspectateurs à son écoute, en cette veille de Noël 1959 : « Une découverte n'est pas faite pour me déplaire et c'est que ma conception, déjà ébauchée, pratiquement arrêtée il y a quarante ans, s'apparente de façon singulière à la conception de l'école nouvelle⁶. »

Pour conclure, voyons dans quelle mesure la conception que Groulx se faisait de l'histoire peut encore, sinon servir la cause de la science historique dans ses nouvelles avenues de recherche, voies d'approche et conceptualisations, du moins demeurer d'une certaine actualité pour nos propres interrogations de citoyens du Québec d'aujourd'hui et de demain. À cette fin, je me suis inspiré d'un très beau texte du sociologue Fernand Dumont intitulé, précisément, « Actualité de Groulx »⁷ et qui servira de trame à une réflexion finale.

C'est par un cheminement assez élaboré que l'auteur nous entraîne au cœur de sa méditation, après avoir retracé les bases conceptuelles de la vision du monde de Groulx et remonté à la source de sa problématique historique. Ce qui a porté Groulx à l'histoire, nous dit Dumont, c'est l'espoir, le désir et la volonté de « sauver son propre passé et celui de tout son peuple dans le travail de littérature » (p. 72). Cet immense et gigantesque effort de récupération, Groulx l'a poursuivi inlassablement en vue d'assurer, par et dans l'écriture, la pérennité de l'« ancien temps » perçu à travers sa vision mythique de la société rurale qui lui fit croire en « notre vocation paysanne ». N'ira-t-il pas jusqu'à écrire et à dire, dans sa conférence de 1937 citée plus haut : « Il y eut 1760. Nous perdons l'empire. Mais nous gardons nos positions paysannes. » Ce qu'il importait à Groulx et ce qu'il a cherché avant tout, ce fut moins de reconstituer le passé comme tel que de faire découvrir à ses compatriotes comment s'était formée et forgée leur identité na-

⁶ *Ibid.*

⁷ Paru dans un ouvrage collectif intitulé *Hommage à Lionel Groulx* (Montréal, Éditions Leméac, 1978), 55-80.

tionale, d'en dégager les « lignes de forces » et de tirer de l'enseignement de l'histoire des « leçons », c'est-à-dire des axes d'orientation. Ce que nous sommes, pensait-il, l'histoire l'a fait ; mais, « il peut arriver et il arrive, qu'une génération oublie son histoire ou y tourne le dos ; elle le fait alors sous la poussée d'une histoire qui a trahi l'Histoire. » (*Directives*, Montréal, 1937, p. 207).

Ainsi donc, commente Fernand Dumont, « en un sens, l'histoire est modèle puisqu'elle est artisanale de l'être collectif ; [mais] en un autre sens, elle est voie de l'égarement, risque de disparition ». De cette « dualité profonde au sein de la *matière* historique », il ressort une « troublante problématique qui ne cesse point d'interroger ceux qui ne réduisent pas l'histoire à de strictes questions de méthodes et de théories » (p. 73). « Comment [en effet] se situer dans son temps à soi... », s'insérer dans notre temps ?, se demande-t-il, et, par cette interrogation, il rejoint l'actualité de la pensée de Groulx en passant en revue les graves problèmes auxquels, à titre de citoyens québécois, nous sommes confrontés pour concevoir et édifier un modèle de société qui corresponde à notre propre réalité sociologique et culturelle. Dans le bouleversement social et idéologique que nous avons connu depuis la révolution tranquille, n'avons-nous pas manqué l'essentiel : « un vrai retour à nous-mêmes » ? — « La construction d'un État à eux, l'idéal de l'indépendance ne suffiront pas à détourner [les Québécois] d'une angoisse qui leur vient de tout ce saccage, et qui porte sur eux-mêmes : qui sommes-nous, quelle culture nous rassemble, qu'en ferons-nous dans l'avenir comme authentique milieu humain ? » (p. 78). — « Pour les êtres de l'histoire que nous sommes, les sociétés humaines auxquelles nous appartenons ne sont ni des données toutes faites ni des objets à construire arbitrairement. » (p. 80). Et Fernand Dumont de conclure sur ce qui peut rendre encore possible notre rencontre avec les préoccupations de Groulx :

Interpréter sa condition : ce reste l'occupation première, le fondement, la grandeur de l'homme, de la personne comme des communautés. En définitive, le « nationalisme » de Groulx, ce fut la poursuite inlassable de cette interprétation de l'existence d'un peuple dont la condition tragique rappelle mieux que pour d'autres que le recours à l'histoire est aussi le choix d'un destin, que son être est une interrogation et une reconquête de soi-même.

Quel bel hommage rendu aux nobles interrogations que se posait notre « dernier historien national » en se penchant sur notre « Maître le Passé ».